

ABONNEMENTS, FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 »
Trois mois	1 50

BUREAUX, 31, Rue Cadet, Paris

OUVERTS DE 9 HEURES DU MATIN A MIDI
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 »
Trois mois	2 »

Eh, les Troubades, s'agit d'être bons zigues!
FAUT VOUS METTRE AVEC LE POPULO!

BATH COUP DE 2 CONSEILLERS CIPAUX A BOURGES
Quoi que sera le 1^{er} Mai?

**OUVRONS L'ŒIL**

Y a pas, sacré pétard, au cas ou les grosses légumes lanceraient au 1^{er} Mai, les troubades sur le populo, faut pas que nos frangins de l'armée tirent sur les bons bougres.

Ça serait un crime, et un crime abominable, nom de dieu!

Aussi, les camaros, faut avoir l'œil de ce côté, et nous démancher pour faire comprendre aux troubades, qu'en quittant le service, ils auront les mêmes misères que nous à supporter.

Or donc, c'est contre leur intérêt

de protéger les richards et la gouvernance.

Je sais bien que c'est pas l'intention qui leur manque, mais ce n'est pas commode, car les galonnés les mènent tambour battant.

En outre, on leur farcit le bobèche d'un tas de mensonges, pour les foutre à cran contre nous.

Ainsi, en 1848, on leur racontait que les insurgés avaient scié des pioupioups entre deux planches.

Mêmes menteries sous la Commune!

Faut pas qu'ils coupent dans ces panneaux, nom de dieu. Qu'ils sachent bien que le populo est de cœur avec eux, et qu'il n'en veut qu'aux galonnés.

Eh, mille tonnerres, que les troubades laissent donc le richard, qui nous a réduits à la dernière des misères, se défendre tout seul.

Du coup, ils n'en mèneraient pas large, les cochons gras!

Le populo deviendrait vivement le maître, et foutre, petiots et grands boufferaient tous à leur faim!

L'armée, nom de dieu, les jean-foutres n'ont que ça pour les protéger!

Si elle leur pète dans les mains, ils sont roustis illico!

Dans tous les patelins, et à toutes les époques, c'est le fignot du troubade qui a fait pencher la balance d'un côté ou de l'autre.

En 1830, aux trois glorieuses, si Charles X a été envoyé aux pelotes, c'est grâce aux pioupioups qui ont levé la crosse en l'air.

Kif-kif en 1848, quand le roi Rittard s'est esbigné: si la troupe n'avait pas refusé de lirer, y aurait rien eu de fait.

Il en a été de même au 18 mars 71:

c'est les bons zigues du 84^e et du 88^e lignard qui ont décidé la victoire.

Et maintenant aux époques où le populo a été saccagé, il l'a été parce que l'armée s'est jetée sur lui.

En 1832, elle a fait sur les ordres de Foutriquet, les massacres de la rue Transnonain.

En juin 1848, quand les bons bougres, ayant plein le cul des trois mois de mistoufle, qu'ils avaient donné à la République, réclamaient un peu de bonheur, c'est l'armée qui leur a donné le coup du lapin.

Sans l'appui de l'armée, Ba.lingue n'aurait pas réussi son coup d'Etat en décembre 51.

Et en mai 1871, c'est encore l'armée qui a vaincu la Commune.

C'est triste, bougrement triste, nom de dieu, de voir que les soldats ont été assez gourdiflots pour agir contre eux-mêmes, et fusiller leurs frangins!

* *

Autres temps, autres mœurs, mille bombes!

L'armée d'aujourd'hui n'est pas la de culottes de peau de l'ancien

Je sais bien que la discipline est toujours pareille, et qu'on pistonne toujours les pousse-cailloux pour les rendre assassins, mais foutre, les idées ont marché!

On n'est guère plus que deux ans et demi sous le torchon tricolore : on peut garder son sentiment et ne pas se laisser abrutir jusqu'à la garde.

Et les jean-foutres l'ont bougrement compris : en France, ils font des marmours aux sous-offs, pour les faire se rengager.

En Allemagne, Caprivi, le salop qui a succédé à Bismark, l'a dit tout crûment y a un mois : « Faut augmenter la paye, car, s'il est facile d'avoir des bons soldats pour combattre l'étranger, c'est une autre paire de manches, pour les faire marcher dans une guerre civile... Et dame, c'est surtout pour ça qu'il nous faut de l'armée, car la guerre civile est proche... »

* *

Ce que ce bandit de Caprivi a déposé, tous les gouvernants le pensent.

Y a que l'armée qui puisse leur sauver la mise.

C'est aux bons bougres à foutre un coup de barre de ce côté, et à manoeuvrer de façon que lorsque les galonnés commanderont « feu ! » sur le populo,

Ça soit eux qui reçoivent des prunes dans la gueule!



ENCORE ET ENCORE!

J'en ai le cœur qui m'en saigne, nom de dieu!

Et dire que ça se produit tous les jours parmi les pauvres bougres qui s'esquintent pour engraisser les richards.

Les canards bourgeois parlent de la mistoufle comme d'une chose tout-à-fait ordinaire, et qui ne tire pas à conséquence plus que ça.

Dans les faits divers, on trouve : « Un noyé, Suicidé par misère, Fou de désespoir, Asphyxié faute de travail... » Et ainsi de suite, une ribambelle épouvantable de pauvres bougres et de pauvres bougresses qui s'estourbissent, n'ayant plus les moyens de bouffer.

Ah! malheur! Quand donc qu'il y aura du pain, et tout ce qu'il faut pour tous?

En attendant, c'est la Morgue qui est le Panthéon des mistouffliers.

Ce qu'il en passe sur les dalles, des machabées maigres et décharnées, ayant marqué sur la figure toutes les peines et toutes les douleurs des purotins.

* *

Voici que cette semaine, une bonne bougresse vient de s'asphyxier avec son gosse, dans sa piaule de la rue Damrémont.

Le père Tournemelle avait turbiné au Panama; il était ferré sur les langues et y faisait des traductions.

Mais, une fois le Panama dans la panade, on en avait vu de dures dans le ménage.

Les deux pauvres bougres n'avaient qu'une satisfaction, leur gosse: un beau loupot de sept ans, qui poussait à ravir!

Dernièrement, le père avait dégotté une place à la Banque de France; mais quoi, il ne gagnait pas gras, c'est à peine si on arrivait à ne pas crever de famine.

On bouffait mal, bien mal! Et le terme était échu, sans qu'il y ait méche de le payer.

Tout cela mit du désespoir dans la caboche de la mère, et voilà qu'elle décida de s'escoffier.

Un de ces soirs derniers; quand le père Tournemelle rapliqua de la Banque, il trouva deux cadavres à la turne: la mère et le gosse!

La faim leur avait fait peur, et la mort leur avait semblé une douceur, comparée à leur mistoufle.

Vous voyez d'ici le désespoir du pauvre bougre. Il était fou de douleur, et aussi de rage. Car il est de ceux qui pensent et qui savent que dans la putaine de société actuelle, il y a assez pour satisfaire les besoins de tous: S'il y en a qui manquent, c'est que des bandits ont volé leur part.

* *

Ah, mille tonnerres, ça me fout dans une colère bleue, à savoir que les bons bougres sont obligés de se démolir faute de pain.

Savez-vous bien, tas de jean-foutres de la haute, que ça ne durera pas éternellement.

Prenez garde, la moutarde pourrait bien monter au nez des pauvres bougres!

Et alors, maquarel, ils pourraient se faire un raisonnement, terrible pour votre carcasse!

Ils pourraient fort bien se dire ceci : « De riffe ou de raffe, faudra démolir les richards!... Ils nous font crever ces cochons-là; ils mangent notre part... si on en prenait quelques-uns par la gargamelle, ouisque serait il mal? On ne leur ferait jamais dégorger que ce qu'ils nous ont barbotté!... »



LE MEETING DE MILAN

L'autre semaine, j'ai reçu une longue affiche rouge, oùqu'il y avait écrit dessus: *Meeting International*, 12 avril 1891; pour les droits du travail, à Milan.

Et foutre, que je me jabotte en moi-même, c'est y qu'une ribambelle de gas à poil voudraient emmancher un coup de chambard farameux?... Et pour mieux prouver, quoi qu'il arrive, que c'est pas au creux de la main, qu'ils ont du poil, ils ont expédié à bibi l'affiche en question... »

Pauvre andouille, que j'étais! A côté du papier rose, y avait un papier blanc: du vrai macaroni, quoi!

Oh, que les bons bougres de l'Italie ne renaudent pas: c'est pas à eux que je m'en prends, — ils sont des gas! Et ils en épateront plus d'un...

Non, c'est pas eux qui ont accouché du fourbi: à preuve qu'il y avait dans les signatures, une trifouillée de députatos à n'en plus voir clair.

Quoi attendre de bon, de ces bouffegalette là?

Peau de balle et balai de crin, nom de dieu!

Turellement, je ne m'en suis pas plus occupé que d'un pet de lapin.

Le meeting a eu lieu. Comme il arrive de toutes ces machines ou se fourrent des grosses légumes, ça a tourné en eau de boudin.

La montagne n'a même pas accouché d'une souris, mais de quelque chose de plus mouche: d'un ordre du jour!

On avait dit bougrement du bien de cette réunion; des bons copains étaient

emballés, psutt ! Y a eu que de la fumée...

Il est bien certain que c'est toujours bon de se voir entre bons bougres de patelins différents ; à ça, y a toujours quelques chose à apprendre.

Seulement, pour que ça reste bon, faut pas que dans ces réunions, on vote quoi que ce soit !

Du moment qu'on votaille, c'est flambé !

C'est justement ce qui a eu lieu à Milan, nom de dieu.

Y avait une telle chiee de pilitticailleurs, qu'il était forcé que ça soit ainsi : ces merles-là ne sont jamais en retard, pour emberlificoter le populo.

Ils ont voté qu'il faut « associer la richesse !... » les bougres ont oublié de dire avec quoi.

* *

La seule chose chouette qu'il y a eu, c'est les jaspings de Faure, de Galéoni et de Pallo.

Y a eu que ça de hurf ; les copains auraient dû s'en tenir là, mais y a des italgos qui quoique anarchos, ont voulu se fendre de leur ordre du jour.

Turellement, ils ont remporté une veste !

Et foutre, nous avons d'autres victoires à chercher que celles-là !

Laissons donc aux bourgeois de toute couleur, les votations, les ordres du jour, les protestations, et toutes les faribolles avec lesquelles ils embobinent le populo, et l'exploitent à qui mieux mieux.



Rosserie de Singe

Dans une sale turne de l'avenue Philippe (qui n'est pas Auguste du tout), il existe un baigne, où les tourneurs-robotiers, viennent de se foutre en grève. Ils réclament le renvoi d'un garde-chiourme qui les vole.

Vous pensez bien, les camaros, que contre-coup et singe, ne font qu'une seule et même crapule.

Donc, le singe a gardé la charogne pour laisser les purotins. Et vous allez voir ce que vaut ce saligot et la rousse.

Aussitôt les ouvriers partis, la Préfectance de Police qui avait eu vent de la chose, a envoyé un de ses flickards dire à ce cher mossieu, que la préfectance mettait à la disposition des patrons tous les sergots nécessaires, en cas de trouble.

Canaille et compagnie, quoi !

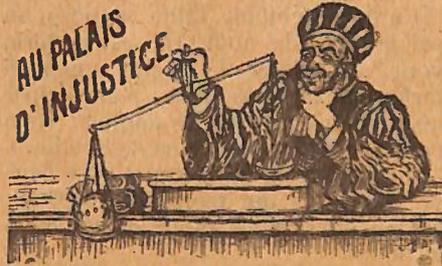
Le singe a fait venir des machines qui pourront peut-être remplacer les bons bougres... Si ça réussit, quoi donc qu'il restera à faire ? Se foutre à la Seine... ou bien y foutre la vermine capitaliste... ?

Ensuite il est allé dégotter les robotiers en chambre, pour leur faire faire le turbin, mais je crois qu'ils l'ont envoyé au bain.

Et puis, vacherie sans pareille, il a

écrit dans les grandes villes de province, demandant des ouvriers non syndiqués, pour venir s'encager dans sa turne.

Pétard de bondieu, en voilà qui en mérite une décoction de coups de pied dans le cul !



A PARIS

C'est jeudi dernier que Breuil et Calamy passaient en assises à propos de l'*International*.

Après les fariboles d'usage, le chef de comptoir interroge les gas.

Pas méchant pour deux liards, à l'entendre, ce sacré président : « Mon ami... » qu'il appelle l'accusé ! Cochon d'ami, nom de dieu. Et avec ça une gueule ronde, on dirait une paire de fesses avec un bouchon au milieu.

L'interrogement n'a pas été long. « Mon ami, que fait le chef à Breuil, vous avez distribué des numéros ?

— Parfaitement, que réplique le copain, le plus que j'ai pu. Et je connaissais l'arrêté ministériel interdisant l'entrée en France de l'*International* ; mais les arrêtés ministériels, on s'en fout.

Pour ce qui est de Calamy, il répond qu'il est anarcho et qu'il est lecteur de l'*International*.

Y avait des témoins qui devaient venir faire des dépositions ; mais comme ces oiseaux-là sont tous de la police secrète, on s'est bien gardés de montrer leurs gueules. Pas un n'est venu !

C'est au tour de l'avocat bêcheur, et il bêche l'animal, il bêche jusqu'à plus soif !

Il veut qu'on foute Breuil et Calamy au clou, car ils font de la propagande parmi ceux qui souffrent et peinent et qui sont victimes de l'état social.

Bougre d'andouille, t'avoues donc toi même qu'elle est mal bâtie, votre putaine de société !

Pour finir, après avoir lu une tapée des articles de l'*International*, le bêcheur pistonne les douze potirons pour qu'ils salent ferme, et qu'ils refusent les circonstances atténuantes.

C'est ensuite au tour de Breuil à jaspiner :

— Je ne me décarcasserai pas pour atténuer ma part de responsabilité, qu'il commence, tous les faits je les reconnais.

Mais quoi, on nous rengaine que nous sommes en République, qu'on est libres de manifester ses idées. C'est

donc des menteries, puisque vous nous poursuivez ?

Du propre que votre République, on peut la foutre dans le même sac que la monarchie ou l'empire.

La société que nous subissons, n'est qu'hypocrisie, duplicité, mensonge. Oh ! elle ne vivra pas longtemps ; elle est condamnée à casser sa pipe, et c'est à la foutre en bas au plus tôt, que chacun de nous travaille.

Et n'allez pas gober que c'est par plaisir qu'on aime le chambard, foutre non ! S'il y avait un autre moyen d'améliorer le sort du populo, nous en serions. Mais, y en a pas d'autre, nom de dieu !

Si vous vous donniez la peine de reluquer autour de vous, vous verriez toutes les horreurs de la société : des mères se tuant avec leurs enfants, des familles entières se suicidant ! Barbarie que tout ça !

Barbarie que votre civilisation ou la femme est obligée de turbiner 12 et 15 heures par jour ; où, à dix ans, les gosses doivent s'atteler à la besogne.

Et c'est tout ça que vous voudriez qu'on respecte ? Y a rien de fait !

Passant à la provocation au meurtre, à l'incendie, Breuil dit :

Vous m'accusez d'avoir distribué l'*International*, où on parlait de faire sauter le Palais-Bourbon avec tous les parasites à 25 francs qui y gobelotent.

Peuh ! Si ça se produisait, le malheur ne serait pas bien grand pour l'humanité.

Condamnez-moi, ou condamnez-moi pas, je m'en fous !

Dans un cas comme dans l'autre, je resterai ce que je suis, et vous ne m'empêcherez pas de gueuler : « Mort aux exploiters ! »

Après lui Laborie, un avocat qui a du bagout, parle pour Calamy.

Après avoir constaté que les anarchos ont un sacré tempérament, il examine jusqu'est le délit qu'on reproche à Calamy.

C'est des ennemis que ces hommes-là, c'est bien ! Mais sont-ils coupables ?

Calamy l'a déclaré : il a lu l'*International*, eh bien mais, est-ce donc défendu de lire un canard.

On n'a jamais vu machine pareille : foutre un type en accusation parce qu'il a lu un journal ! C'est plus fort que les procès de tendance.

Voyez-vous, c'est de la farce, il faudrait faire la preuve de l'accusation, mais rien !

Voyons, on n'est pas coupable d'un délit pas commis : Condamner, ça serait de la vengeance !

Pour finir, Calamy ajoute quelques mots : Je suis lecteur et rien que lecteur ! Mais ça ne m'empêche pas d'être anarcho ; cette qualité, je la revendique, et si vous me poursuivez pour ça, vous aurez raison de me condamner !

Après ça, les douze potirons s'enfourment à queue leu-leu dans leur baraque, et en reviennent au bout d'un moment, en acquittant Calamy et con-

damnant Breuil sans circonstances atténuantes.

Pour lors, le président toujours mielleux, colle à son ami Breuil le maximum, c'est-à-dire deux ans de prison !

Nom de dieu, c'est véritablement à se demander dans quel putain de pays on vit !

Deux ans de prison, pour avoir distribué un canard ! Y a de quoi en chier des lames de rasoir en travers.

Oh, vous pouvez farfouiller partout, ni sous Badingue, ni sous aucun putassier royal, vous ne verrez une condamnation pareille.

Y a pas, la République actuelle est une belle garce !



Dixième Lettre

Oui, foutre de foutre, quelles terres que nous avons, propriétaires-cultivateurs ?

Les plus mauvaises, celles où les ronces et le chiendent poussent mille fois mieux que le chanvre.

Quoi que j'ai, moi qui ai turbiné comme un malheureux toute ma putain de vie ? Et les voisins Cadichot, Lagassat, Picotin, Marquemaou, Malblanchi et le vieux Doguin, ton père, où est leur propriété ?

Des carrés de terre de rien du tout, non pas dans la plaine, comme les champs des riches, mais là-haut, au diable, sur la Roche-aux-Pruniers. Rien que pour y grimper on s'essoufle, et pour y turbiner, c'est une vraie galère.

Et pourtant, pécairé, pas un de nous n'en a assez pour boulotter son plein ventre. Faut encore courir à droite et à gauche, et envoyer nos gas et nos filles en condition chez les cochons de messieurs.

En plus, nom de dieu, il a suffi d'une année mauvaise pour nous forcer à emprunter quelques monacos, histoire d'arriver jusqu'à l'août prochain. On a bouffé son blé en herbe ; et avec ça, foutre ! nous voilà enfoncés jusque par-dessus les oreilles.

S'il y avait que l'intérêt à casquer à l'usurier, passe encore ; mais, mille dioux, faut pas oublier l'impôt. Faut bien, pour que ça roule, que les feignasses d'employés de toute espèce, qui vivent sur notre carcasse, comme les asticots sur un cadavre, se passent sous le pif de la bonne boustifaille et

du picton généreux. On n'emprunte jamais au maquereau de percepteur, mais sacré pétard, faut tout de même chaque année lui abouler notre belle galette.

Et l'industriel de la ville ? A-t-on besoin de la moindre bricole, il ne manque pas, le salop, de la faire payer à feu d'argent.

En fin de compte, mille bombes, on est proprio de nom ! On est proprio pour s'esquinter le tempérament à farfouiller la terre ; mais pour palper les revenus, on peut se fouiller ! C'est pour les grands flandrins de la ville.

On est kif-kif bourriquet aux pauvres bougres qui n'ont rien de rien : les journaliers, les valets et les petits fermiers.

Comment donc que ça se fait, nom de dieu, que la terre foutue en rapport par les pauvres, appartienne aux riches ?

Y a pas à tortiller du cul et des fesses pour répondre à ça :

C'est par le vol, l'assassinat, la fraude, l'usure, l'exploitation, que les richards ont conquis leurs immeubles.

Le père Barbassou l'a dit, dans une lettre à son copain de Paris, le vieux Peinard ; il a fait toucher du doigt comment ces rossards ont fait fortune. Ça est connu viétdaze ! Y a pas à aller par trente-six chemins : faut faire un nouveau 93, faut exproprier les richards, comme nos paternels ont exproprié les seigneurs.

Ah, macareou ! On a semé assez de chanvre pour faire de bonnes cordes, et les grandes chèvres ont des branches assez solides pour supporter les carcasses des bourgeois.

Faut pas rater la paperasse, coquin de dioux ! c'est tellement moisi, les litres de rente, de propriété et d'hypothèque, que ça flambera facilement : ça fera des cendres pour la grande lessive.

Mais aussi, faut être plus marioles que les bons bougres d'il y a cent ans, faire à sa tête et n'écouter personne.

Nul mieux que le paysan ne peut savoir ce qu'il nous faut au village ; pas besoin d'avocats ni de députés, pour nous enseigner à conduire la charrue, dès qu'on aura foutu le grappin sur la terre.

Toutes les terres à la commune. Les communes échangeant entre elles le superflu de leurs produits, recevant de la ville outillage et frusques, en échange du boulotage.

Plus d'impôt à casquer, puisqu'il n'y aura plus de gouvernance.

Plus de soldats non plus, puisque tous les peuples seront frangins et qu'il n'y aura plus de frontières.

Voilà ce que c'est que la Sociale, mes petits amis, et nom de dieu, pour lui faire risette un de ces quatre matins, un rude coup de collier n'est pas à plaindre.

Le Père Barbassou.



ÇA SE MIJOTE ?

En Italie. — Le chef de la bande des royaux-voleurs de par là-bas, vient d'accoucher d'une tartine à propos du 1^{er} mai.

Il y dit qu'il ne veut pas que le populo fasse des démonstrations dans la rue, ni des meetings en plein air.

Ensuite, il pistonne les bourriques de la police, et les galonnés de l'armée pour agir avec fermeté contre la foule.

On la connaît celle-là, nom de dieu ! On sait ce qu'une crapule ministérielle appelle de la fermeté : ça veut dire que si le populo montre dehors le bout de son pif, faut cogner dur.

Encore, faut-il que le populo veuille se laisser faire !

Et dame, y a des moments où il n'en pince pas ! Du coup, y a rien de fait : les troubades se foutent du côté du populo et démolissent les galonnés. Pour ce qui est de la rousse elle décanille dare dare.

Alors, ça s'appelle une Révolution.

Ça ira-t-il jusque-là ?...

On peut pas savoir, nom de dieu !

Pourtant, y a une chose à peu près sûre, c'est que le populo a des envies de montrer ses guenilles dans les rues, — et aussi, un peu l'envie de les changer pour de belles frusques décrochées dans les chouettes magasins.

Où ça sera rigolot, c'est si les payans y foutent leur grain de sel ! Ils sont durs, les bougres, durs à persuader, comme des muets.

Mais une fois que ça y est, ça y est bien !

Or, il paraît qu'ils sont persuadés que le premier mai, est le premier jour du chambardement général. Ils se disent, les gas, que ce jour-là, faut descendre dans la rue pour reprendre ses droits, et se foutre un coup de torchon, si on veut les empêcher.

Oh, ils ne sont pas philosopheux, les campluchards d'Italie ; en revanche ils tapent ferme. Et savez-vous ce que ça veut dire dans leur caboche, reprendre ses droits ?

Ça veut dire descendre dans les mairies, et reprendre les objets qu'on leur a saisis (1) puis aller en bandes dans les villes et les chambarder.

Ils se sont foutus dans la trogne les croque-ciboules d'Italie, que cela doit se faire au 1^{er} mai...

Et ça pourrait bien se faire !

Pardine, on ne foutra pas dans le mille du premier coup : du moins ça servira à se faire la main.

Faut pas vouloir décrocher la lune ; quelles sont les choses qui ont un commencement plus parfait que la fin ?

Le 1^{er} mai, tel qu'il se mijote en Italie,

(1) Les camaros, je vas vous expliquer pourquoi les paysans chahutent si souvent les mairies en Italie : ils font de la marande grand train, les gas, et quand il arrive qu'on les paille on fout en fourrière leurs haches, leurs chariots, etc... Tous les ans à une certaine époque, ces bricoles se vendent à l'encan.

C'est pour ravoir leurs instruments à meilleur compte que les gas démolissent les mairies.

pourrait bien être le commencement de la danse.

Mais, rien que le commencement, nom de dieu!

En Espagne. — Eh foutre de foutre, par-là aussi, ça a l'air de prendre tournure!

Le ministre d'Espagne a écrit à ses larbins, a peu près sur le même ton que le jean-foutre d'Italie.

Il a vu, lui aussi, que les bons bougres de par là-bas s'apprentent à donner un bon coup d'épaule, et ça lui fout la chiasse.

Bédam, le salop ne veut pas perdre sa place, et il n'en pince nullement pour être foutu par une des fenêtres de son palais.

Aussi il veut que ses policiers cognent carrément sur le populo qui se montrera dans les rues.

Kif-kif les mêmes rengaines qu'en Italie!

Enfin qui vivra verra! nom de dieu...

Toujours est-il, les camarluches, qu'il n'y a pas à couillonner, si le populo se sort dans les rues au 1^{er} mai, les zigues d'attaques, on ne doit pas rester à se tourner les pouces.

Mais bien, aller dare dare de l'avant avec les bons bougres, et leur montrer la façon pratique de s'y prendre pour empêcher les bourgeois de dire à perpète: « Ceci est à moi, et rien n'est à toi... »

Il faut emmancher les choses de manière que le populo sente de suite, comme disait le père Blanqui, que sa situation est améliorée pour la croustille et la liberté.

Y a que le premier pas qui coûte, nom de dieu! Une fois la chose engrenée, ça va tout seul.



Le Père Peinard en Province

UN COUP RUPIN!

Bourges. — Bath réunion, que celle qui a eu lieu là-bas, l'autre samedi.

Malgré un temps de chien, y avait 500 bons bougres et quelques gueules de bourgeois.

Tous, on a écouté le compagnon Courtois qui a jaspiné jusqu'à plus soif, et chouettelement. Il a daubé sur l'augmentation des impôts, puis a foutu en lumière ce que c'est que le socialisme et l'anarchie, et a fini par le groupement.

Ensuite, le copain Marchand a appelé les contradictoireurs, mais sans qu'on voie la queue d'un seul.

C'est alors qu'a commencé le coup rupin: L'ex-conseiller municipal Foucher, est venu, une fois de plus, déclarer qu'il avait soupé de la boîte municipale, et qu'il se garderait bien d'y refoutre les pieds. Il a touché du doigt que dans cette sale baraque y a rien à frirer pour la classe ouvrière; à preuve, c'est que, étant dans la turne à quelques sociaux, ils ont toujours été

impuissants; aussi, il reconnaît que les anarchos ont seuls raison.

C'est lui qui ne veut rien savoir des impôts! Ah mais non, je ne les payerai pas, qu'il gueule; j'ai quelques armes à la maison, et je saurai bien empêcher qu'on me les prenne.

Bravo, bravo! et des applaudissements sur toute la ligne.

Oh, c'était pas fini, cette histoire-là! Voilà Marchand qui vient lire une lettre du citoyen Testard, un conseiller municipal socialo. Y a pas, que dit le gas dans sa babillarde, sous le régime actuel nous ne pouvons jamais rassasier les richards, c'est pour ça que les impôts augmentent et augmenteront toujours, tant qu'on se laissera faire. Les impôts nouveaux ne sont qu'une simple gifle, ajoutée aux coups de bâton que nous recevons tous les jours. Le populo n'a à compter que sur lui-même et il ne mettra un peu de beurre dans ses épinards, qu'en se rebiffant carrément; il espère d'ailleurs que ça ne tardera pas.

Pour ce qui est du conseil cipal, il en a aussi plein le dos, et si les bons bougres y tiennent, il donnera sa démission.

« Oui, oui! Qu'on gueule de tous les côtés, plus de conseillers, n'en faut plus!... »

« Si c'est ainsi, continue le copain Marchand, dès ce moment le citoyen Testard n'est plus conseiller... »

Il demande ensuite ce qu'on pense au sujet des impôts; et toute l'assemblée de répondre: « Nous ferons la grève des impôts. »

Et les gas le feront comme ils disent, nom de dieu! A l'époque du paiement ils vont s'organiser pour tenir tête aux huissiers et à la police.

Hein, les camaros, j'avais t'y raison de dire que c'est du rupin?

Démission de deux conseillers cipaux sociaux, et déclaration de grève des impôts.

Pour une bonne soirée, c'est une soirée bien remplie!

— La Chambre syndicale de l'équipement militaire de Bourges a décidé dans sa réunion du 12 avril de prendre part à la manifestation universelle du 1^{er} mai, en chômant ce jour-là.

Chômer c'est déjà quelque chose, mais y a mieux...

MOUCHÉS LES RADICAUX

Vienne. — Samedi dernier, le 11, les radicaux avaient organisé une réunion dans leur chapelle. Le but était de constituer une chambre syndicale des tisseurs et tisseuses.

Environ cinquante personnes avaient répondu à l'appel.

Les anarchos ne s'opposèrent pas à la formation de cette chambre syndicale, à condition que chaque groupe garderait son autonomie. Mais, où ils ne voulaient rien savoir, c'est quand il fut question de la galette à financer en guise de cotisation: on parlait de verser cinq sous, ils firent remarquer que la question n'était pas de former une caisse, et d'y empiler des gros sous, mais bien de grouper des hommes pour la résistance et la Révolution. Or donc, que, un ou deux sous de cotisation, c'était suffisant. Ça fut adopté.

Après ça, le copain Célard lava la ca-

boche des radicaux sociaux qui, au Conseil cipal, avaient posé leur chique et n'avaient pas protesté quand le maire a refusé la salle du théâtre aux travailleurs.

Les types hafouillèrent que c'est pas le maire, mais bien le sous-préfet qui a fait cette saloperie.

Les anarchos leur montrèrent que c'était là une mauvaise raison, en leur foutant sous le blair l'article 22 de la loi contre les réunions publiques, qui donne plein droit au premier magistrat de la ville, de livrer les monuments publics aux contribuables de la dite ville.

Mouchés du coup, les types!

Pour finir, toutes les propositions des copains ont été acceptées. Les radicaux en faisaient une gueule longue d'une aune; aussi ils ont envoyé une note à leur feuille de chou, *Le Progrès*, où jusqu'il est dit que les anarchos ont essayé de faire du boucan, mais en vain, car on leur a eu vivement cloué le bec. Tas d'hypocrites!

Vous faites un appel aux tisseurs et aux tisseuses; ils se rendent à peu près cinquante!

Quand les anarchos font un appel, c'est par mille que les bons bougres viennent entendre des vérités; et s'ils sont moins nombreux pour vous, c'est qu'ils commencent d'avoir soupé de vos fioles jésuitiques.

Croyez bien, tas de mufles, que si les anarchos avaient eu l'intention de ne pas vous laisser faire votre réunion, ce n'est pas votre escouade de policiers, le central en tête, que vous avez fait venir à la porte de votre chapelle, qui les en aurait empêché...

Tenez les camaros, à noter une proposition qui dénote bien leurs menteries.

Un copain a demandé si la Chambre Syndicale en voie de formation participerait à la manifestation du 1^{er} mai? Réponse: Oui, sur toute la ligne!

Irait-on aux pouvoirs publics? Réponse, Non!

De suite, les bons bougres présents ont trié une commission, pour rédiger un appel aux travailleurs.

FARFOUILLAGES ÉLECTORAUX

Aiglemont. — Y a pas d'endroit, si petiot qu'il soit, où il n'y ait des farfouillages, en temps d'élections.

Pigez le truc d'un sacré animal qu'a trouvé moyen de se goberger aux dépens de trois types que l'ambition démanageait.

« Vous savez, qu'il disait à chacun, que le 19 avril ont lieu les élections municipales. Eh bien, si vous voulez me donner quelques petites choses, je vous porterai sur une liste que j'irai fourrer sous toutes les portes, la nuit du 18 au 19. De cette façon vous êtes sûr d'être élu, car tout le monde sera pris au dépourvu... »

Flattés d'être pelottés, et de recevoir l'investiture d'un si fameux matou, mes trois imbéciles se fendirent.

Oh, c'était pas trop difficile de boucher la gueule au courtier électoral, il n'a foutre pas les dents longues!

Le premier imbécile en fut quitte avec deux bouteilles de vin et un panier de tartouf; le deuxième, avec une douzaine d'œufs et un morceau de lard; le troi-

sième qui venait de tuer son cochon se fendit d'un boudin, de quatre côtelettes, et d'une marmite d'eau de boudin.

Paraît que le sacré matou aime bougrement l'eau de boudin, et qu'il s'en est léché les babines.

Crédeu, quand donc que le populo sera assez mariole pour foutre au rancart la fumisterie du vote.

C'est une blague infecte que le siffilage universel!

FINIE LA GREVE !

Angers. — Ça sert d'avoir du nerf, nom de dieu !

Les bons bougres des ardoisières ont carrément montré les dents, et les singes n'ont pas été longs à leur donner satisfaction.

La grève est terminée ! Oh mais, c'est la paix armée, et ça se mijote pour le 1^{er}.

Pensez-vous les camarluches, que s'ils n'avaient pas frotté les abattis d'un sénateur, on leur eut si vivement donné satisfaction ?

Moi, je crois pas ! Y en a eu des tapées de grèves, bougrement pacifiques, qui ont duré des semaines et des mois, et qui se sont terminées par la victoire des patrons.

Le nerf, y a que ça de vrai !

CHOUETTE RÉUNION

Amiens. — Dimanche 12 avril, avait lieu à l'Alcazar, une conférence avec le concours de Chassaing, bouffe-galette à l'Aquarium, Brault, publiste et Delcluze, conseiller général.

Delcluze et Chassaing jaspinent les premiers, ils cherchent à endormir les bons bougres avec la journée de huit heures, les syndicats ouvriers, et puis dégoisent un long boniment sur la grande manifestation du 1^{er} mai, qui à les entendre, doit être encore plus pacifique que grande.

Heureusement, ces socialos à l'eau de rosse, ne furent pas seuls à dégoiser. Il y avait des anarchos dans la salle. Un copain de passage, G. Rousseau, monte sur les planches et leur jacte quelques vérités.

Il démontre que le mieux qu'on ait à faire de l'arme, soi-disant terrible, du bulletin de vote, c'est encore d'en faire un torchon-cul. Pour lui, le seul remède est, quand un patron passe dans un baignoire, de lui serrer le kiki, jusqu'à extinction de chaleur naturelle. Il conseille une manifestation violente, et c'est au milieu d'une chiee d'applaudissements, qu'il termine, au cri de Vive la Révolution sociale.

Le citoyen Brault succède au copain ; très mariole l'animal ! Il a vu que les idées anarchistes sont gobées, aussi il ne les combat pas.

Il se contente de cogner sur le clergé, la bourgeoisie, sur le patriotisme des exploités. Ce qui lui vaut une cargaison d'applaudissements.

Pour finir, il est d'avis que ceux qui veulent une manifestation violente la fassent ; quant à lui, il la fera pacifiquement.

Le compagnon Morel monte alors à la tribune et tient le crachoir très habilement. Il démasque l'ambition des socialos à la manque, en prenant pour

exemple Delcluze. Ce merle-là a été un moment anarcho, il a collaboré au canard anarcho la *Révolte des affamés*, qui se publiait à Calais ; mais, dès qu'il a vu qu'il n'y avait pas mèche de satisfaire son ambition en restant anarcho, oh ça, n'a pas fait long feu ! Il a retourné sa veste en un rien de temps.

Aujourd'hui il est socialo, ami de l'ouvrier, conseiller général, secrétaire général de l'Union Syndicale du Nord, en attendant qu'il aille achever de se pourrir à l'Aquarium.

C'est d'un bon rapport, d'être socialo à la façon de Delcluze !

Le compagnon Morel conseille aux bons bougres de faire leurs affaires eux-mêmes, et s'ils descendent dans la rue le 1^{er} mai, de faire une manifestation violente.

Applaudissements sur toute la ligne, et la séance est levée au chant de la Carmagnole.

RATICHON A LA ROUE

Warcq. — Oh, il l'est à la roue, le curé de ce petit patelin des Ardennes.

Il trouve que les rentes que la République lui sert, et la belle galette qu'il tire des poches des niguedouilles, ça ne suffit pas.

Alors, savez-vous ? Comme il n'y a pas de sous-métier, le corbeau s'est fait placier en vins ?

Il va de pièle en turne, sa boîte à prise à la main, faisant la bouche en cul de poule aux gogos. Et les pauvrets, fiers comme des paons de recevoir la trippaille noire, tombent dans le panneau.

Continue ta besogne, et emplis tes poches, sale birbe ! Quand le populo se foutra à faire le nettoyage il te secouera les puces, va ! Ça ne fera pas un pli.

VICTIME D'UN SINGE

Mohon. — Celui en question est un de ces cochons qui se payent les jeunes bougresses qui ont le malheur de turbiner dans leurs bagnes.

Dernièrement une gironde gonzesse lui tape dans l'œil ; il a fallu qu'elle y passe, nom de dieu.

Le plus triste pour elle, c'est qu'elle est devenue enceinte. Le patron pour se débarrasser de la pauvre, l'a envoyée faire ses couches chez une sage-femme.

Là, visage de bois ! Paraît qu'il n'y avait plus de place.

Enfin, elle trouve à se loger chez une veuve, moyennant finances, turellement. Mais le cochon de patron n'envoyait pas de galette ; ah, il avait bien autre chose à penser !...

Désespérée, la pauvre bougresse a étouffé son gosse, et ensuite est allée se foutre dans un puits.

Vous allez peut-être croire, les camaros, que la municipalité a été chercher un corbillard, pour y coller dedans la carcasse de la malheureuse ?

Ah ouat, on a réquisitionné le tombeau à fumier d'un gas, on a collé la mère et le gosse dans la même boîte, et on a conduit le tout au cimetière.

Pour une fille du populo, le tombeau à fumier, c'est bien assez bon, hein ?

Tas de rossards !

Et le patron qui est tout à fait responsable de la mort de la pauvre, vous

croyez peut-être qu'on va lui chercher des poux dans la tête ?

Peuh ! Il va passer pour un type qui tape dans l'œil aux femmes...

Quelle vacherie, nom de dieu !



BABILLARDE

Mon vieux Peinard,

J'arrive de ballade. Faut que je te conte une de mes entrevues avec un campluchard : vrai, ça en vaut la peine.

A la réunion que j'ai donnée, le gas en question y était venu, quoiqu'il perche à une vingtaine de kilomètres de là. Mais, vois-tu, il est bougrement à l'affut des nouvelles de la Sociale.

— Je voudrions ben t'ameni, histoire de voir le niché et quéque gas de la campluche qui n'ont pas froid.

— Pas moyen, que j'y réplique. Je vais dans un autre patelin aujourd'hui.

— Eh ben, soit ! Mais je l'attendrons demain pour souper. J'irons à la foire dans le jour, mais je serons de retour avant soleil couché.

Comme c'était convenu, le lendemain je me fous en route, accompagné d'un autre copain, car j'avais le trac de me perdre ; le gas en question perche en rase campagne.

Quel cochon de temps, nom de dieu ! La lance tombait, comme vache qui pisse. Mais foutre, j'avais trop au cœur de voir les gas pour que ça m'arrête.

Quand nous arrivâmes, le copain venait de se rentrer.

— Les gas, qu'il fait, je vais donner la botte à mon cheveu, et je suis à vous.... Et dis donc, chiot gas (qu'il dit à un des fioux), vas donc tirer eun potée de blanc. Et toi, la chiote, vas donc prévenir ta mame, que les gas sont là.

La voila qui arrive la bonne bougresse ; une bonne tête de camplucharde !... Et des embrassades, comme si on avait vécu pendant dix ans ensemble.

Des embrassades comme ça, vois-tu, c'est franc cœur ! Ça vous fait revivre. Ah, nom de dieu, si toutes les campluchardes étaient comme celle-ci, les petits gas seraient bien dressés pour le jour du chambardement !

Jusqu'ici, je te parle du père et de la mère : deux chouettes types, nom de dieu. Mais le plus beau, c'est les mioches ; ils en pincent aussi pour la Sociale. Depuis le plus petit jusqu'à l'ainé, tous comprennent qu'il faut que ça change.

Faut les voir, quand ils parlent du jour sanglant, qui pour eux, veut dire chambardement !

— Ah, nom de dieu, qu'ils disent, je connaissons le chemin de qué chatiau... Je les mettré à la broche tous qué fameux bourgeois... ah, sera notre tour de faire la fête !...

C'est une chouette famille que celle où j'étais ! Et nom de dieu, on s'en ressent tout aux alentours : dans le village, y a des jeunes gas qui en la fréquentant, sont devenus bougrement partisans de la Sociale. Ils s'épatent pas ! Et comme ils disent, ils chient sur la patrie.

Trois d'entre eux sont du tirage de cette année; et quand je leur ai demandé s'ils tireraient au sort: « Ah ben non, par exemple! J'irons, mais pour leur cracher à la gueule, quèque grouse vérité... »

Et en me disant cela, ils me montraient un drapeau noir, sur lequel une des petites du copain a brodé en grosses lettres rouges: Vive l'humanité! A bas la patrie!

« J'irons ballader qué drapeau devant le nez du mare, et dans tout le patelin... »

Ce qu'on en a jaspé, mon vieux! Je t'assure que je ne trouvais pas le temps long; au contraire, il passait trop vite.

A une heure du matin, je pense à déguerpir; je prenais le train à 2 heures 20, et il fallait faire sept kilomètres à pince. Et toujours sous la pluie!

Ce qui n'a pas empêché les jeunes gas de nous reconduire, en chantant la Carmagnole.

Ah, mon vieux, j'avais vraiment du baume dans le cœur! Si dans chaque petit patelin, il y avait une famille du poil de celle-là, la Sociale aurait fait un sacré pas.

Un peinard.

COMMUNICATIONS

Paris. — Tous les dimanches, à 2 heures de l'après midi, réunion du Cercle International, salle Horel, 13, rue Aumaire.

— Groupe du XX^e, réunion tous les samedis, à 8 heures 1/2, 92, boulevard Ménilmontant.

Tous les dimanches, au même local, soirée familiale: conférence par un compagnon du groupe.

— Le groupe des Anti-Patriotes du XX^e arrondissement, invite les camarades de St-Denis, St-Ouen, et de Clichy, à venir samedi, 18 avril, à 8 h. 1/2 du soir, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

Ordre du jour: Coalition des anti-patriotes en vue d'un mouvement.

Extrême urgence.

— Groupe Anarchiste des 5^e et 13^e Samedi 18 avril à 9 h. du soir 19, rue Pascal.

Tous les compagnons militants et autres ayant à cœur la propagation de l'idée sont convoqués d'urgence. Ordre du jour: apparition d'une feuille anarchiste.

— Dimanche 19 à 8 h. 1/2 du soir. Rue Mouffetard 127 au coin de la rue Daubenton grande soirée familiale au bénéfice du Journal.

1^o Causerie sur 1^{er} Mai par le comp. Le-boucher.

2^o Chants et Poésies.

Tous les compagnons et compagnes sont priés d'être exacts.

Saint-Denis. — Réunion du groupe, 26, rue du Port, salle Héлары samedi soir, à 8 h. 1/2 — Urgence.

Saint-Ouen. — Grande réunion publique, dimanche 10 avril, à 2 heures après midi, salle Simon, 72, rue des Rosiers.

Ordre du jour: les crimes sociaux et le 1^{er} Mai.

Orateurs: Leboucher, Brunet, Courtois.

Les socialistes révolutionnaires sont tous spécialement invités.

Saint-Chamond. — Le groupe de Saint-Chamond invite tous les copains de la région à assister à la soirée familiale qui aura lieu le 19 avril, à 3 heures du soir, à l'Eldorado, cours d'Izieux.

Conférences dans le Midi. — Les compagnons F. Sube et R. Pujol, rentrant d'Algérie, sont en tournée de conférences dans la région de Béziers et de Narbonne. Les copains qui désireraient les appeler dans leur patelin n'ont qu'à adresser, lettres à F. Sube, poste restante à Béziers, Hérault.

Narbonne. — Le Père Peinard est en vente au kiosque de la Promenade des Basques; on y trouve aussi la Révolte, et toutes les publications anarchistes.

Romans. — Le groupe anarchiste *Terre et Liberté*, se réunit tous les samedis à 8 heures du soir, café Lambert, place Pavigne, salle au premier.

Marseille. — Le 18 courant, au Théâtre Chave, conférence contradictoire, à 8 heures et demie du soir.

Orateurs: le compagnon Sébastien Faure et le père jésuite Dorgues.

Nantes. — Chambre syndicale des hommes de peine, grande réunion le mercredi 22 avril, chez Vannier Quai de la Fosse, n° 16, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour: Manifestation du 1^{er} Mai 1891.

Orateurs: le compagnon Genêt et le pied plat Meunier.

Les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* sont spécialement invités.

Petite poste. — B. Nozair — M. Nante — D. Blancy — R. Pamiers — V. Chandon — P. Troyes — P. Castres — G. le Pin — H. Verviers — P. Labresle — M. Tarare — C. Thizy — B. Mirepoix — B. Crèvecoeur — A. Fontenay — F. Liège — N. Ariège — G. Blidah — P. Grenoble — B. Reims — C. Dunkerque — C. Avignon — H. Lille — M. Angers — B. Limoges — S. Denis — T. Mézières — G. Ouen — B. Le Mans — reçu galette, merci.

— Groupe de Narbonne, 2 fr.

DEPOSITAIRES DU PÈRE PEINARD

Saint-Denis. — Mira, 11, Grande Rue St-Marcel, Dépôt Central

Marseille. Marius Gauchon, kiosque du cours Belzunce, ainsi que toutes publications anarchistes et socialistes. — Jimier, kiosque à droite place d'Aix, et dans tous les kiosques et marchands de journaux.

Cognac. Mme Desports, rue Saint-Martin. — A. Bourdin, rue Chateaubriand.

Angoulême. Bonnet, kiosque du champ de foire.

Dunkerque. A. Veuve, 19, rue du Magasin à poudre.

Montceau-les-Mines. Desalle, rue Centrale.

Hénin-Liétard. Désoubries, rue des Vaches.

Toulon. Marius Magand, rue de la République, 87 bis. — Mme Burle, place Louis Blanc, en face la douane. — Mme Carrère, cours Lafayette et place Hubac. — Au Pont du Loe, place de l'Eglise et dans tous les kiosques.

Clermont-Ferrand. Mme Meunier, kiosque de Jaude.

Amiens. au débit de tabac de la rue de Beauvais, en face St-Charles.

Avignon. Nouveau Bazar, place du Portail Matheron. — Vigne, 2, rue des Infirmiers.

Fontenay-le-Comte. Esprond.

Brest. Dans tous les kiosques de la ville.

Nantes. Rougetet, 24, chaussée de la Madeleine.

La Louvière. — Nicolas, 63, rue Hamoir-Marqué.

Nîmes. aux kiosques du Palais, du Grand Temple, et au tabac, 261 chemin d'Uzès.

Bordeaux. Mme Maury, 4, place Intérieure d'Aquitaine. — Palange, 1, rue Saint-Sernin. — Cours d'Albret, au kiosque, en face la mairie.

Orléans. Guérin, 13, rue Royale.

Agen. Blouin, kiosque du centre n° 3.

Angers. dans tous les kiosques et tabacs.

Reims. M^{me} Baudet-Lenglet, esplanade Cérés. libraire, 72, rue Barbatre, kiosque du théâtre

Epernay. — Crié dans les rues; sinon le réclamer au vendeur du « Petit Parisien ».

Lyon. — Passage de l'Argue et rue Centrale; aux kiosques de la halle des Cordeliers; marchand de journaux, rue de la Bourse, angle de la rue Gentil; kiosque du pont Lafeuillée, côté Vaise; rue Romarin n. 4. — Cours Lafayette, angle de la rue Tête-d'Or.

— Rue Moncey, 96. — Rue Moncey, angle du cours Lafayette. — Bernard, 15, rue Moncey. — Treissenberger, 9, rue Moncey.

— Rue Sébastien Griffe, entre la rue Saint-Michel et la rue Montesquieu. — Cours Lafayette, au coin de la rue Vendôme. — Kiosque du Pont Morand et quai de Retz.

La Machine. Claude Bardet.

Fourchambault. Eustache Paicher.

Denain. Leprêtre, place du Commerce.

Armentières. Malfoy, rue d'Ypres.

Lille. Hayard, rue des Arts.

Vaise. Mme Vincent, 27, quai de Jayr.

Tarare. Nottin.

Thizy. Chabas, rue de l'Eglise.

Blancy. Dumilieu.

Le Mans. Beury, 6, rue du Tunel.

Fressenville. Vidcoq.

Flixecourt. Wasse Duchaussoy.

Arest. Balzagette.

Limoges. Guénard, rue Neuve-de-Paris.

Tours. G. Rétif, 38, boulevard Thiers.

Grenoble. Pelet, rue Très-Cloître.

Roanne. Bertranche, rue de Clermont.

Saint-Chamond. Vincent.

Guise. Mme Moeau.

Sedan. Baicry, fond de Givonne, 44.

Revin. Badré Mauguère.

Mézières. Thomassin, 26, rue Colette.

Mirepoix. Charles Brillant.

Pamiers. Marcelin Rouaix.

Narbonne. Firmin.

Berre. Rostaing.

Troyes. Pannetier, 9, rue Colbert.

Alais. Codou, 18, rue Sabaterie.

Bons bougres,
lisez tous les dimanches

LE PÈRE PEINARD

Il est en vente à Paris, chez tous les libraires et dans tous les kiosques.

Vente en gros pour Paris:
M. BOURBIER, 11, rue du Croissant.

Le Père Peinard est en vente dans les bibliothèques des chemins de fer, à toutes les gares.

Pour se procurer les *Préjugés* et *l'Anarchie*, de François Guy, il suffit d'envoyer un franc en timbres-poste au compagnon B. Jouy, 2, rue d'Alsace, à Carcassonne (Aude).

En vente aux bureaux du PÈRE PEINARD:

L'Anarchie et la Révolution, par Jacques Roux	0.15
Les Préjugés et l'Anarchie, par François Guy	1 »
Le Procès des Anarchistes de Vienne, devant la Cour d'assises de l'Isère	> 50
La deuxième série du Père Peinard (n° 62 à 93), brochée	3 »
Il reste quelques premières séries complètes (n° 1 à 61), brochées	6 »
Essai de sociologie, traduit du russe	1 »
La grève générale et le patriotisme, par le compagnon N.	> 15

L'Imprimeur-Gérant: G. BERTHAULT,

Imprimerie spéciale du Père Peinard,
31, rue Cadot, Paris.

LE PREMIER MAI DES BONS BOUGRES



LA VRAIE DANSE...

(Rien que d'y penser, le Roi des Grinches et les Bouffe-galette en ont la trouille !)